

Les citations bibliques mentionnées dans cet ouvrage sont extraites de la Bible Segond (version revue de 1975).

© Gabriele Kuby

Die Gender Révolution, © fe-medienverlag GmbH. 2008

Image de couverture © ilolab Fotolia.com

© Éditions Bénédictines — 2012

Tous droits réservés pour les pays francophones

isbn 978-2-84863-122-6

Gabriele Kuby

La révolution du Genre

Le relativisme en action

Traduction de Lys-Marie Angibeaud

"L'absolutisation de ce qui n'est pas absolu mais relatif s'appelle totalitarisme. Cela ne libère pas l'homme, mais lui ôte sa dignité et le rend esclave. Ce ne sont pas les idéologies qui sauvent le monde, mais seulement le fait de se tourner vers le Dieu vivant, qui est notre créateur, le garant de notre liberté, le garant de ce qui est véritablement bon et vrai. La révolution véritable consiste uniquement dans le fait de se tourner sans réserve vers Dieu, qui est la mesure de ce qui est juste et qui est, en même temps, l'amour éternel. Qu'est-ce qui pourrait bien nous sauver sinon l'amour ?"

Benoît XVI

Homélie de la veillée du 20 août 2005, 20^e Journées Mondiales de la Jeunesse

Avant-propos

Cher lecteur, chère lectrice,

Vous avez entre les mains un livre dont le titre vous paraît probablement énigmatique. Peu de gens savent ce que le mot Genre veut dire, et pourtant, le "gender mainstreaming" (ou "approche intégrée de l'égalité") est devenu, sous la pression de l'Union Européenne, un "principe de base" et une "question horizontale" de la politique. L'ancien mot "sexe", désignant la différenciation entre les hommes et les femmes, a été, pour les Nations Unies et en Europe, supplanté par le concept de Genre. Ce concept suppose que toutes les orientations sexuelles — celle des hétérosexuels, gays, lesbiennes, bisexuels et transsexuels — sont équivalentes, et qu'elles doivent être acceptées par la société. Le but est de vaincre la "contrainte à l'hétérosexualité", et de créer un nouvel être humain à qui on laisse toute liberté pour choisir son identité sexuelle, et pour vivre indépendamment de son sexe biologique. Quiconque s'oppose au "gender mainstreaming" commet une discrimination, et, à cause de cela, est passible de sanctions en lien avec les nouvelles lois antidiscrimination.

L'idéologie du Genre s'est immiscée, à l'insu du grand public, dans les institutions étatiques, les universités, les écoles primaires et jusqu'en maternelle. L'appropriation de cette idéologie, ou du moins le fait de favoriser sa diffusion en imposant le silence, constitue un point central du *politiquement correct*. Que quelqu'un élève la voix contre elle et il sera confronté à l'exclusion, au harcèlement, à la perte de son emploi et — suivant son statut — à des attaques médiatiques massives. Le Parlement Européen, en entraînant

la démission de Rocco Buttiglione, qui avait été désigné Commissaire au Parlement Européen en 2004, en a montré un exemple officiel. Les partisans d'une idéologie défendent des valeurs comme la liberté, la tolérance et l'antidiscrimination, mais sont capables d'anéantir la liberté de pensée, de faire taire ceux qui pensent différemment, et d'imposer leur programme de façon totalitaire. La proposition 0025/2006 du Parlement Européen, reproduite ici dans l'appendice, est un document témoignant sans fards de cet esprit totalitaire. Les possibilités offertes aux chrétiens d'influer sur la société se voient toujours plus restreintes, et la transmission des valeurs chrétiennes aux futures générations est mise en danger, parce que l'État et les médias bénéficient d'une emprise de plus en plus forte sur les enfants et les jeunes, et savent le rôle éducatif des parents. Le but ultime en est la lutte contre le Christianisme, car les chrétiens croient que Dieu a créé l'homme à son image — "Dieu créa l'homme à son image [...], il créa l'homme et la femme" (Gn 1. 27) — et l'a doté d'une inclination vers le dévouement amoureux et pour la fécondité.

Vous pourrez, en lisant les trois parties de ce petit livre, constater l'état d'avancement de ce processus, et voir quelles en sont les conséquences imprévues. La première, intitulée *La dictature du relativisme*, tente de remonter aux racines de l'effondrement de la culture chrétienne. Lorsqu'une civilisation établit qu'il n'est pas possible de reconnaître ni le bien ni la vérité qui doivent guider les actions de ses membres, alors on ne peut, en définitive, discerner ce qui sert l'intérêt commun de ce qui lui nuit. La chute de notre civilisation, à laquelle nous assistons actuellement, est inévitable.

Au cœur de ce processus, se trouve l'abolition des normes sexuelles. L'anthropologue anglais J.-D. Unwin l'a constaté dans sa vaste étude *Sex and culture* : plus les interdits sexuels sont respectés, plus le niveau culturel est élevé ; plus les interdits sexuels sont bravés, plus le niveau culturel est limité. Notre époque constitue une confirmation supplémentaire que ce postulat est valide, nous en sommes témoins. La partie *La révolution du Genre, le relativisme en action* démontre que la révolution sexuelle démolit à leur base la famille, les enfants et l'avenir.

La troisième partie, *Déclaration d'amour – Nous avons besoin d'une contre-révolution sexuelle*, est déjà sortie en 2005 sous la forme d'une brochure. Malgré certaines redites avec les autres chapitres, elle a été intégrée ici, car elle établit une relation entre la proclamation de la révolution sexuelle par la génération de 1968 et aujourd'hui.

On réfléchit au prix que coûte le fait que la sexualité ait été dépouillée de son sens véritable, à savoir l'union amoureuse de l'homme et de la femme, ainsi que la procréation : familles déchirées, avortement, déchéance d'une

partie de la jeunesse, Sida, dénatalité. Les acteurs de la révolution du Genre voudraient nous faire miroiter tout le bien qui résulterait, pour la société, et en particulier pour la jeune génération, de la destruction de toutes les barrières élevées contre la satisfaction des pulsions.

En 1968, Paul VI a essayé, avec ce document prophétique, *Humanae Vitae*, d'expliquer aux gens *le très grave devoir de transmettre la vie humaine*. Ils n'ont rien voulu entendre. (Voir à ce sujet la résolution de la *Königsteiner Erklärung* en appendice.) Le pape Jean-Paul II a développé la *Théologie du corps*, afin de montrer que Dieu appelle les hommes, par Ses commandements stricts en apparence, vers le chemin élevé de l'amour. Benoît XVI nous rappelle, dans sa première encyclique *Deus caritas*, que Dieu est amour, et que l'éros peut s'accomplir dans l'agapè afin de combler notre désir d'amour. Notre époque possède cette chance : le chemin de l'amour entre un homme et une femme est mieux éclairé qu'il ne l'a jamais été.

"La vérité peut faire naufrage, mais elle ne se noie pas."

Ancien proverbe chinois

La dictature du relativisme

Que ressentons-nous lorsque nous voyons quelqu'un — notre père, notre mère, un enfant, le prêtre, le professeur, un puissant — prier ? Cette personne s'agenouille, ses mains ont rassemblé ce qui était dispersé, à travers ses paupières closes surgit le reflet d'une âme en éveil, sa tête est légèrement inclinée vers son cœur.

Peut-être que, dans le cas du puissant, nous doutons de la sincérité de son langage corporel. Mais, s'il en était vraiment ainsi et que cela était sincère chez notre père, notre mère, un enfant, un prêtre, un professeur, un chef d'État — ne serions-nous pas alors en quelque sorte rassurés ? Nous saurions que cette personne ne se prend pas pour Dieu ; elle sait qu'elle est un être limité ; elle sait qu'au-dessus d'elle pèse un pouvoir absolu, avec lequel elle peut entrer en contact, auprès de qui elle peut demander et recevoir des conseils, de l'aide, et devant lequel elle devra s'expliquer. Alors, quand, dans la vie quotidienne, s'émane de cette personne une bienveillance envers chaque être humain, même envers ceux qui ne partagent pas ses convictions, un athée lui-même ne l'estimerait-il pas, et ne la considérerait-il pas comme un être accompli, oui, une personne qui est parvenue à être en harmonie avec la vérité ? Peut-être que non. Car la nature du bienveillant présente un miroir dans lequel seuls ceux qui tendent vers le bien aiment à regarder. Celui pour qui ce n'est pas le cas éloignera le plus possible ce miroir de son champ de vision, et voudra peut-être même le briser.

Voilà ce qui se passe durant notre période historique actuelle : la pensée de notre temps nie l'existence objective de la vérité, le caractère reconnaissable du bien, la possibilité et le devoir qu'ont les êtres humains de tendre vers la connaissance de la vérité et la réalisation du bien.

Dans l'homélie prononcée lors de l'ouverture du conclave du 18 avril 2005, le cardinal Ratzinger a dit : "Une *dictature du relativisme* est en train de se constituer qui ne reconnaît rien comme définitif et qui ne retient comme ultime critère que son propre ego et ses désirs."

Joseph Ratzinger, dans ses écrits et ses discours, lorsqu'il était cardinal, et à

présent qu'il est le pape, n'a eu de cesse de nous mettre en garde, avec une grande insistance, contre ce danger. Ne devons-nous pas ici être tout ouïs ?

La "dictature du relativisme", qu'est-ce que cela ? Le relativisme est un concept philosophique qui définit une vision des choses, et dont les débuts remontent à Protagoras. Ce philosophe grec a affirmé ceci, au moins quatre cents ans avant Jésus-Christ : "L'homme est la mesure de toute chose" — voilà une assertion qui, deux millénaires et demi après, passe pour la seule valable. Le mot "relativisme" n'évoque aucune image. Le relativisme ne porte ni bottes ni drapeau. Il ne possède même pas de logo (ni une croix gammée, ni une faucille et un marteau). Pourtant, les bouleversements que le relativisme a provoqués dans la vie des gens sont peut-être plus profonds qu'aucun autre bouleversement qui les a précédés.

Lorsque nous entendons le mot "dictature", nous reculons d'un pas, car nous voyons intérieurement s'entasser les montagnes de cadavres des dictatures nazie et communiste du siècle dernier. Ces dictatures-là n'ont pas été enterrées au moyen d'une campagne de regret et d'expiation, grâce à laquelle les peuples où elles ont sévi se seraient purifiés. Seule certitude : nous ne voulons pas que de telles choses se reproduisent, que des millions de gens soient sacrifiés au pouvoir d'un seul dont l'unique limite est la mort. Nous ne voulons pas que cela arrive aux autres et nous ne voulons pas que cela nous arrive à nous.

Le danger que la dictature du relativisme puisse se métamorphoser en une dictature tout court, en un système politique où les êtres humains redeviennent des matériaux utilisés et exploités dans l'intérêt du pouvoir, est-il réel ? Les dictatures ne tombent pas du ciel, et l'enfer qu'elles créent ne se construit pas du jour au lendemain. Elles sont d'abord préparées dans les esprits. Plus tard, lorsque, parmi les gémissements des hommes, les belles promesses se sont révélées être une escroquerie, les racines spirituelles se montrent en plein jour. Et on ne comprend pas comment le loup a pu ne pas être identifié lorsqu'il était encore vêtu en peau d'agneau. Alors, les descendants classent leurs ancêtres en quatre catégories : coupables, complices, victimes et résistants.

Qu'est-ce que le relativisme ?

Le grand dictionnaire de la langue allemande, le *Duden* (*Das grosse Wörterbuch der deutschen Sprache*), donne cette définition du relativisme : "Conception selon laquelle chaque opinion n'est vraie que de façon relative (suivant le point de vue de celui qui avance cette opinion), et pourtant jamais valable universellement." Dans le *Lexikon für Theologie und Kirche*

(Lexique de théologie et de l'Église), on peut lire : "La position épistémologique du relativisme conduit logiquement, dans toutes les autres disciplines philosophiques, à la négation de l'existence de principes vrais dans l'absolu : dans l'éthique, c'est l'ordre moral universel qui est contesté, dans la philosophie du droit, c'est le droit naturel, dans la philosophie de la religion, c'est l'affirmation de la validité de la religion."

Cela signifie que lorsqu'on adhère au relativisme, on ne reconnaît l'existence d'aucune valeur absolue. Tant qu'une époque souscrit au relativisme, elle ne possède, dans le domaine des mœurs, du droit et de la religion, aucune échelle de mesure valable dans l'absolu.

Aux antipodes du relativisme, se trouve la connaissance du vrai et du bien. Le débat autour de cette connaissance, dans un monde sans cesse changeant, est, depuis Socrate, l'objet de la philosophie. Le contraire irréconciliable du relativisme est la conviction que le monde changeant et relatif provient d'une source immuable et absolue qui l'entretient, et où il retourne.

Cette source, pour les croyants, s'appelle Dieu. À partir de ce lien avec Dieu, s'élabore une échelle de mesure absolue destinée à distinguer le bien et le mal, et que l'homme peut reconnaître, et veut appliquer s'il aime Dieu (cf. Jn 14. 15 et 15. 10). L'Ancien Testament met l'accent sur la crainte envers Dieu, qu'il appelle le début de la sagesse. Le Nouveau Testament place au centre de tout l'amour envers Dieu. Le drame de l'homme se joue dans la façon dont il manie sa liberté objective : soit il s'en remet à cette échelle de mesure absolue, ce qui signifie, d'un point de vue chrétien, qu'il accomplit la volonté de Dieu ; soit il décide d'être son propre maître dans le domaine du bien et du mal.

Ces deux manières d'être homme en ce monde sont en opposition. C'est depuis Adam et Ève qu'elles sont en opposition. Toutefois, à présent, dans notre monde globalisé, il semble que cette opposition se renforce comme jamais.

Les mœurs, le droit et la religion établissent leurs bases sur un choix de *valeurs* : choisir ce qui est souhaitable. Quelles conséquences cela a-t-il lorsqu'il n'y a plus de consensus autour du fait que ce qui est souhaitable doit être le bien, oui, lorsque les fondations du bien posées sur la vérité elle-même passent pour le mal ? Lorsqu'il n'existe plus d'étoile polaire du bien, où mène donc le voyage sur l'océan tumultueux de la vie humaine, le voyage en solitaire et celui de la société ?

Pour le temps et l'espace, nous nous sommes mis d'accord sur des échelles de mesure communes. Le méridien de Greenwich, fixé d'après le cours inaltérable des constellations, garantit que nous nous rencontrons effectivement

à l'heure convenue. Le mètre étalon à Paris, mesure absolue pour le commerce humain, sert à ce que nous nous entendions de façon fiable au sujet de la hauteur, de la longueur et de la largeur. La civilisation technique ne pourrait pas exister sans ces mesures fixes. La civilisation humaine peut-elle exister sans mesures morales fixes ?

Qui est l'être humain ?

L'être humain, contrairement à l'animal, est doté de raison et il est libre. La théorie de l'évolution s'ingénie à expliquer que les différences naturelles entre l'humain et l'animal sont infimes ; en effet, notre génome ne diffère de celui des singes que de façon minime. Tous ceux qui veulent tenir cette conception comme la seule valable ont effectué un choix de valeurs. Ils exigent que cette différence soit négligeable. Et ils ne veulent pas que les raisons de ce choix préalable soient exposées à la lumière de la raison. Pourquoi cette ardeur à rapprocher l'homme de l'animal ?

Nulle part ailleurs, la vision de l'homme n'est plus noble que chez le Dieu des chrétiens. Au tout début de la Bible, on lit : *"Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance"*, et, quelques lignes plus loin : *"Dieu créa l'homme à son image [...], il créa l'homme et la femme."* (Gn 1. 26-27) Les hommes devraient réellement se réjouir de voir ainsi leur grandeur proclamée. Mais il y en a tant qui ne veulent rien savoir de ce Dieu aimant, parce qu'il exige que les hommes apprennent à aimer.

Tous ceux qui reconnaissent en chaque personne sa ressemblance avec Dieu, et son unicité, considèrent ces différences comme essentielles. Par exemple :

L'homme est conscient de lui-même.

Il sait qu'il va mourir.

Il peut se demander d'où il vient et où il va.

Il peut maîtriser ses pulsions.

Il a la liberté de choisir entre le Bien et le Mal.

Il peut vouer sa vie à ses amis.

Il peut célébrer des fêtes.

Il peut réaliser des œuvres d'art élaborées.

Il peut louer Dieu et prier.

Quand on considère comme essentielles les différences avec l'animal, on protège l'homme des attaques menées contre sa dignité. On protège les nombreux faibles contre les quelques forts.

Alors que le comportement animal est guidé par l'instinct et la pulsion qui tend vers la satisfaction des besoins vitaux, pour l'homme, en revanche,

s'ouvre objectivement un espace de liberté dans lequel il doit, et veut, prendre des décisions. Personne ne peut priver l'homme de sa liberté ultime, car il *peut* vouer sa vie à la fidélité envers le bien. Ce n'est pas le cas de l'animal. Comment sait-il ce qui est bon et juste, ce qui est mauvais et faux, bref, ce qu'il *doit* faire ? Et comment procèdera-t-il pour faire, en toute connaissance de cause, ce qu'il sait être bon et juste ?

La réponse réside dans la religion, la théologie et la philosophie.

Avec ses sens, l'homme se heurte aux limites de l'invisible, et cela le pousse à se poser des questions sur l'infirmité de ses sens. Le contact inévitable avec ces limites-là est effrayant ; alors, les hommes, dans toutes les cultures, et de tout temps, ont développé des représentations du monde invisible, et des moyens de communication avec lui, pour dialoguer avec les pouvoirs supérieurs qu'il devine.

Les principales religions disent à l'homme qui il est et où il va. Comme elles affirment l'existence de la vérité absolue, elles lui apprennent ce qu'il *doit* faire pour prendre sa juste place dans le cosmos décrit par la religion. Toutes les religions exigent de l'homme qu'il soit bon. C'est le cas du Christianisme, sous une forme particulièrement radicale puisqu'il va jusqu'à commander l'amour de l'ennemi. À travers deux mille ans, des millions de martyrs ont préféré se faire tuer plutôt que trahir ce qu'ils considéraient comme vrai, et que tuer les autres pour imposer leur vérité.

De nos jours, il existe différentes religions affirmant toutes détenir la vérité absolue. À ce sujet, on a fait et on fait encore la guerre. N'existe-t-il donc aucune vérité absolue ? Devons-nous abandonner ce concept ? La prétention de détenir la vérité est-elle blâmable parce qu'il y a eu, et qu'il y a encore des gens qui veulent, par la force, contraindre les autres à leur vérité ? Ou bien ces derniers ont-ils refusé le message originel de leur religion ? Jésus-Christ demande d'aimer son ennemi. L'Islam, au contraire, appelle à la guerre sainte.

En conclure que, parce qu'il existe différentes conceptions de la vérité, il n'existe pas de vérité absolue, voilà un raccourci relativiste. L'opération 2+2 font 4 ne serait pas fausse parce que certains, même s'ils étaient très nombreux, prétendraient que 2+2 font 5.

La philosophie ne procède pas de la révélation du divin, mais de la capacité qu'a la raison à reconnaître la vérité. Elle affirme, tout comme la religion, que la vérité existe indépendamment du sujet qui perçoit la réalité.

Ce postulat posé par la religion et la philosophie ébranle le relativisme. Sous prétexte qu'il ne pourrait y avoir de consensus au sujet de la vérité, la question de la vérité serait un problème d'ordre privé, insignifiant, et plus en-

core : la prétention de détenir la vérité serait un dangereux ennemi de la démocratie et de la paix.

Il s'agit d'une tempête spirituelle qui a tant influencé notre époque que Joseph Ratzinger parle de cette façon de voir les choses comme d'une *dictature*. La dictature signifie : ceux qui la font régner détiennent tant de pouvoir qu'ils peuvent contraindre les autres à leur point de vue, et ne pas en laisser valoir d'autre. Ce processus se joue au sein de la communauté des penseurs, des philosophes, des théologiens, des docteurs en droit, des sociologues, des psychologues, bref, dans chaque discipline scientifique, y compris les sciences naturelles, qui travaillent en apparence indépendamment des valeurs.

Mais cela fait longtemps que cette idée, selon laquelle il ne peut et ne doit plus y avoir de valeur fixe, est sortie des ateliers des penseurs les plus éminents, et elle est à présent la théorie dominante de notre époque. Une grande partie de la jeune génération, qui connaît à peine le nom de Dieu, considère que l'abandon des valeurs bien définies est la garantie de la liberté.

Comment une culture pourrait-elle vivre et survivre si personne, ni les individus, ni les groupes, ni l'État, ne s'accorde plus sur le fait que le bien soit reconnaissable et doive être un but ? Partout, nous entendons parler du retour vers des "valeurs" et, en même temps, nous assistons à la destruction des fondements de ces dernières.

Nous allons voir plus loin ce que Joseph Ratzinger entend par la *dictature du relativisme*.

Les idéologies totalitaires

L'idéologie du relativisme actuelle est issue du contexte historique. Elle a été précédée par le traumatisme dû à l'échec de ces deux idéologies, le national-socialisme et le communisme, qui étaient des utopies se réclamant d'une "race des seigneurs" ou d'un "homme nouveau", et qui auraient dû apporter le paradis sur terre. Le résultat fut : des millions et des millions de morts, la dévastation des âmes, de la culture, de la nature.

Joseph Ratzinger explique : "Révolution et utopie — cette nostalgie d'un monde parfait — se trouvent liées entre elles : forme concrète de ce nouveau messianisme, politique et sécularisé."¹ Puisqu'il ne peut exister de solution terrestre, pervertir de la sorte la vérité conduit à un grand désastre. Ratzinger en vient à cette conclusion : "Le futur, cette idole, dévore le présent."²

Lorsque le pape Benoît XVI est venu prier à Auschwitz le 28 mai 2006, il a déclaré : "Avec la destruction d'Israël, avec la Shoah, ils voulaient, en fin de

compte, extirper également la racine sur laquelle se fonde la foi chrétienne, en la remplaçant définitivement par la foi fabriquée par soi-même, la foi dans le pouvoir de l'homme, du plus fort."

Ces deux idéologies totalitaires menaient un combat contre Dieu. Quand les crimes inimaginables des nazis, l'extermination du peuple élu, ont été révélés au monde entier, la fureur destructrice des communistes s'est dirigée surtout contre les chrétiens, au nom de la "vérité" et des "fondements scientifiques".

À cette époque-là où la science positive passait (et elle passe encore) pour l'unique chemin fiable vers la vérité, et où cette vérité était délimitée par ses seules caractéristiques quantifiables, l'idéologie avait besoin de ces concepts. Aujourd'hui, les "fondements scientifiques" constituent encore un manteau dont les idéologies doivent se vêtir pour dissimuler la soif de pouvoir de leurs propagandistes.

Qu'est-il arrivé lorsque le mensonge a été révélé du fond des abîmes de la souffrance humaine ? Les hommes ont reconnu qu'ils avaient été trompés ! Nous nous sommes laissé tromper : par les nazis, par les communistes. Non, tout cela n'était pas la vérité, c'était une vérité horriblement pervertie. On nous a professé que le mal était le bien, depuis notre plus tendre enfance, afin de justifier et de maintenir le pouvoir dictatorial d'une clique. Les dictateurs le savent : c'est par le mot bien qu'il leur faut appeler le mal, car l'homme veut vivre pour le bien.

La question qui brûle les lèvres aurait dû être la suivante : Qu'est-ce donc que la vérité ? Où me suis-je donc, *moi*, fourvoyé, quand donc ai-je fait taire la voix de la vérité en mon for intérieur, *la conscience* qui, à un moment donné, a arrêté de me signaler ma propre erreur ? Quand, dans cet environnement hostile à Dieu, ai-je donc cessé de communiquer avec Lui ? Quand ai-je commencé à hurler avec les loups, parce que j'aurais été un héros de crier : ici règne le mal ! ? Enfin, quand ai-je participé à la sale besogne des oppresseurs parce que cela m'apportait des avantages ? Le regret, le retrait, l'expiation et la pénitence auraient été indispensables pour dévêtir le Mal de sa peau d'agneau. Quand on ne le fait pas, en un tour de main ce dernier apparaît sous un autre aspect.

On ne l'a pas fait. Ni après la chute du national-socialisme, ni après la chute du communisme. Au lieu de cela, la lutte pour que la vérité soit reconnue comme base de l'existence sociale a été abandonnée, abandon légitimé, car considéré comme une réponse au cri des hommes asservis réclamant la liberté.